

croscopique mais indéniable, dans leur double avenir. Ici-bas, d'ailleurs, nous ne pouvons mesurer d'une façon certaine tout le bien ou tout le mal que nous faisons ; parmi les conséquences de notre conduite, nombreuses sont celles qui nous échappent ; sans le savoir, nous sommes des bienfaiteurs ou des objets de scandale pour des hommes que nous ignorons ; la portée complète de notre vie n'est connue que de Dieu ; seul il peut entrevoir et seul il peut évaluer le grand nombre de résultats auxquels nous n'avons pas eu conscience de collaborer directement, et qui pourtant, sans l'intervention du petit atome que nous sommes, n'auraient point émergé de la confuse mêlée des choses possibles ; et dès lors que nous voulons le bien, que nous en avons fermement l'intention préliminaire, la part la plus considérable de notre action, — et peut-être aussi la meilleure, car elle ne risque point d'être gâtée par l'orgueil, — est celle que nous ne connaissons pas, que nous ne soupçonnons pas, qu'on ne connaît pas et qu'on ne soupçonne pas autour de nous (1).

(1) Lire à cet égard, dans *le Livre de l'Apôtre* : « Un être humain peut toujours faire sa petite œuvre et exercer sa petite influence (Mgr PERRAUD, LACORDAIRE) » ; — « Le triomphe des infiniment petits (RECOLIN) ». — Cf. YVES LE QUERDEC, *Journal d'un Evêque*, p. 64 (Paris, Lecoffre) : « Nous sommes les madrépores obscurs qui déposent au fond des mers la parcelle de calcaire solide que toute leur vie ils ont secrétée. Mais c'est avec ces parcelles fragiles et si ténues que peut se former l'ossature des continents. Le devoir ne consiste pas à faire grand, mais à faire ce que l'on a à faire, si peu que ce soit. Ne dussions-nous rien faire, tous nos efforts devraient-ils être plus vains encore, nous devrions encore l'effort. Au fond, nous ne savons pas. Le

C'est une surprenante coïncidence, qu'en ce siècle de démocratie on ait vu tout à la fois la chimie rendre hommage au rôle des infiniment petits dans les organismes vivants, la géologie rendre hommage au rôle des infiniment petits dans la nature, et l'histoire rendre hommage au rôle des infiniment petits dans la société : les microbes, en tous domaines, sont apparus comme les grandes puissances ; on est en passe de démontrer que ce qu'on réputait n'être rien est bien près d'être tout. Des découvertes de Pasteur, écrivait récemment M. le vicomte de Vogüé, « une notion fondamentale se dégageait pour tous : nous sommes gouvernés, nourris, tués, par le peuple incalculable des infiniment petits. Les transformations de l'État moderne et les fermentations des masses populaires n'ont pas attendu pour se produire l'exemple du *Mycoderma aceti*. Il n'en est pas moins vrai que l'homme, toujours incertain et inquiet sur la valeur de ses frères constructions, leur cherche un patron dans l'éternel modèle, dans la nature ; qu'il est encouragé et rassuré quand cette sage nature lui montre ou paraît lui montrer, réalisées dans l'œuvre éternelle, des intentions semblables à celles qu'il s'efforce de réaliser dans son œuvre éphémère. La doctrine

résultat est souvent contraire à ce que nous attendions. Mais souvent aussi, pour être autre, il ne se trouve que meilleur. Les choses entreprises avec le sentiment du devoir réussissent toujours, une main attentive et bonne les conduit. Tout n'est que mystère dans les grands desseins et les résultats. Seul le principe est clair, qui est le devoir, et la fin seule est toujours bonne, car elle est en la main de Dieu. »

pastorienne annonce une de ces conformités. Elle constate la loi du nombre, elle découvre les sources de la vie et les causes de la mort dans une infinité d'êtres très faibles, qui deviennent tout-puissants par leur réunion, qui triomphent des plus robustes organismes (1). » Qu'on se rappelle, dans un autre ordre d'idées, la « théorie du lieu commun » que développait un jour M. Brunetière : « Rien ne se fait de rien, écrivait-il. L'invention ne s'exerce véritablement, en toute originalité, que sur des matières amenées, pour ainsi dire, par le long usage, à l'état de lieu commun. Il faut que plusieurs générations d'hommes aient vécu sur le même fond d'idées pour que ce fonds lui-même puisse être transformé par la main de l'artiste (2)... » Voilà le rôle des infiniments petits en littérature. Passons à l'histoire, enfin : des thèses de Taine (3) et de la philosophie positiviste sur les fatales influences de la race, du milieu, du moment, il résulte du moins, même après la légi-

(1) E. M. DE VOGÜÉ, *Devant le siècle*, pp. 273-280 (Paris, Colin.)

(2) BRUNETIÈRE, *Histoire et critique*, p. 41 (Paris, Calmann-Lévy).

(3) Taine lui-même, en somme, ne méconnaissait pas absolument que cette « vertu », dont il avait le tort de faire un produit, est en même temps un facteur ; rendant compte aux *Débats*, en 1873, du livre de M. RIBOT sur l'*Hérédité*, il écrivait : « Chaque vie intelligente ou vertueuse ajoute un petit accroissement aux bons instincts ou aux belles facultés de l'humanité future, comme une torche qui, ayant brillé, laisse après elle une pincée de cendres pour fertiliser le champ qu'elle a d'abord éclairé et réchauffé. » (*Derniers Essais de critique et d'histoire*, p. 109. Paris, HACHETTE).

time protestation de la liberté humaine, une féconde vérité : c'est que l'histoire est faite d'obscurités poussées, d'imperceptibles pesées, qu'exercent les uns sur les autres ces grains d'une fugitive poussière, l'humanité ; c'est que les inconnus ou les méconnus, créateurs du « milieu » et créateurs du « moment » (car ce sont les hommes, après tout, qui composent ces influences avant de les subir), méritent d'apparaître comme les tisseurs authentiques de l'histoire ; et c'est qu'enfin le monde est en général conduit — non point sans doute, comme le voudrait Taine, par un déterminisme nécessaire — mais par cette anonyme collectivité que forment, en s'associant, les libres arbitres de tous.

Quel encouragement pour chacun de nous ! L'humilité et la puissance d'action, — j'allais dire l'humilité et l'ambition désintéressée, — ne doivent plus être regardées comme exclusives l'une de l'autre. Notre force d'initiative, notre effort d'apostolat, ne seront jamais perdus : c'est l'engagement même des faits sociaux qui nous en est une garantie. De nos bonnes intentions, du labeur que nous dépensons pour les réaliser, Dieu fait naître d'innombrables fruits, connus ou inconnus ; il ménage les coïncidences, les rapprochements, les rencontres, qui font fructifier le capital, fourni par nous, de notre bon vouloir. Et s'il en est ainsi, demeurer rebelle à des conseils d'action en objectant : « Que puis-je faire ? » n'est-ce pas méconnaître, sous des apparences de modestie, la puissance de l'anonymat parmi les hom-

mes et le mérite de l'anonymat devant Dieu, et n'est-ce point attacher moins de prix à la portée, inévitable lors même qu'invisible, de l'œuvre qu'on tenterait, qu'à la notoriété, toujours incertaine et aléatoire, de la signature? Les vrais « orgueilleux » ne seraient-ils point ceux qui ne font rien, de peur d'un échec ou d'une insuffisante célébrité (1)?

Une fois démontrée la possibilité d'agir efficacement, un devoir en résulte pour le chrétien. *Adveniat regnum Dei!* dit-il en sa prière matinale; mais puisque lui-même, tout le premier, peut quelque chose ici-bas, ce souhait ne doit point rester platonique. Une coopération perpétuelle entre la divinité et l'humanité, voilà ce que nous montre l'histoire du christianisme. Dieu a voulu que le Verbe se fit homme pour ériger l'édifice du salut; et Dieu veut, pour le maintien de cet édifice, que chacun des chrétiens, à son tour, soit en quelque mesure un Christ et dévoue son propre verbe, si modeste soit-il, à la diffusion de la divine parole. On interprète parfois d'une abusive façon les promesses d'immortalité données par le Christ à son Eglise; elles nous garantissent qu'il y aura toujours une Eglise sur la terre; elles ne nous attestent pas que, dans telle région du monde, l'Eglise est immortelle. Se dispenser de servir autour de soi les intérêts divins en alléguant une confiance surnaturelle dans la vic-

(1) Lire à cet égard, dans *le Livre de l'Apôtre* : « Nier qu'un chrétien puisse agir efficacement sur son prochain, c'est outrager Dieu (Saint Jean CHRYSOSTOME) ».

toire définitive de Dieu, c'est parodier les paroles de Jésus et c'est contribuer, en somme, à la déchristianisation du pays où l'on vit. Car c'est par nous et non point sans nous que Dieu veut régner sur nous; pour multiplier parmi les hommes le nombre de ses fidèles sujets, c'est aux hommes eux-mêmes qu'il fait appel pour avoir des instruments et des collaborateurs (1). Constantin ne put vaincre Maxence qu'en acceptant les enseignes du Christ; mais le Christ ne voulut vaincre le paganisme qu'en convoquant à son service les enseignes de Constantin; et les deux interlocuteurs, Dieu et Empereur, auraient pu échanger et se renvoyer l'un à l'autre la prophétique assurance : *In hoc signo vinces*.

Voilà dix-neuf siècles que ces mots de l'Oraison dominicale : *Fiat voluntas tua!* sont un remède à toutes les douleurs; et l'on a fini par y voir, exclusivement, le gémissement d'une résignation docile, l'expression d'une pieuse passivité, une acceptation de la souffrance et une leçon de souffrance. Surprenants de fécondité, ils sont en même temps une leçon d'action, d'initiative, d'apostolat; ils ne signifient point seulement : « Que votre volonté soit subie par nous », mais

(1) Lire à cet égard, dans *le Livre de l'Apôtre* : « La vigne de l'Eglise; nous devons être, tous, les ouvriers de cette vigne (Sainte Catherine DE SIENNE); — « Rôle des laïques dans le corps de l'Eglise (Mgr DE SÉGUR, Mgr IRELAND, P. LACORDAIRE) »; — « l'œuvre de l'apostolat, c'est l'aurore même du Christ (Mgr DE SÉGUR) »; — « les souvenirs et les aveux d'un apôtre (P. GRATRY) ».

aussi : « Que votre volonté soit faite par nous » ; ils sont un ordre que nous nous donnons à nous-mêmes, pour tous les jours de notre vie ; nous promettons de faire régner Dieu, et nous lui demandons qu'il nous aide à le faire régner (1). Cette phrase du *Pater*, fondement du christianisme social, est un appel que nous adressons à Dieu pour qu'il agisse sur nous, et un engagement que nous prenons d'agir pour lui sur autrui : lisez à ce sujet, dans *le Livre de l'Apôtre*, les commentaires de saint Cyprien.

A côté et à la suite du livre de M<sup>me</sup> de la Girennerie, on en rêverait un second, que volontiers on intitulerait : les leçons de choses de l'apostolat ; par des portraits, par des exemples, par des faits, il attesterait combien sont multiples, et parfois imprévus, les terroirs où peuvent être entraînés les ouvriers de Dieu, et combien il y a de façons diverses de pratiquer l'apostolat et d'exercer la charité. Il serait varié, ce livre, comme la vie elle-même, et comme les desseins de Dieu sur les âmes. On y lirait l'attachant récit

(1) Voir le beau commentaire que donne M. Ernest Naville de l'Oraison dominicale : « Si nous disions chaque matin au Père céleste : Que ta volonté soit faite ! en n'oubliant pas que notre volonté doit s'associer à la sienne, qu'Il veut que nous soyons ouvriers avec Lui, et qu'il est le père de tous, nous nous poserions cette question : Qu'ai-je à faire aujourd'hui pour le bien de mes frères ? Et comme il n'est personne, depuis le plus humble des manœuvres jusqu'au plus influent des hommes d'État, qui ne puisse faire quelque chose pour le bien de la communauté, quelle influence bénie aurait la question posée dans la conscience de chacun ! » (NAVILLE, *Le témoignage du Christ et l'unité du monde chrétien*, pp. 148-149, Paris, Fischbacher).

de Louis Veillot : « Nous avons prié dans la chapelle de M<sup>me</sup> la comtesse de....., couturière, qui paye patente pour avoir le droit de donner un asile, du pain et des vertus à une centaine de pauvres petites filles abandonnées (1). » Et l'on y suivrait d'autre part, jusqu'au couvent de Marie-Réparatrice, s'arrachant à ses parents pour recevoir l'habit des mains du P. du Lac, cette jeune âme d'élite qui écrivait en sa jeunesse : « Jésus ne veut apôtre ! Je le crois, j'en suis convaincue. Toujours il me faut travailler à faire partager aux autres la vérité que je possède. C'est comme une impulsion naturelle à laquelle je cède presque sans avoir conscience. C'est plus fort que moi, il faut que je fasse connaître et aimer Jésus (2). » On y saluerait, aussi, cette « prédestinée », dont M. le marquis Costa de Beauregard vient de nous révéler la touchante histoire : « Laissons les vers aux poètes, les confitures aux visitandines, les grandes dévotions aux grands dévots, » lui disait son grand-père, qui voulait qu'elle vécût comme tout le monde ; elle, au contraire, tenace dans son apostolique vocation, se dévouait autour d'elle à une œuvre de rédemption, rassemblait les fillettes de son village et « orientait vers le bien toutes ces petites intelligences qui, si merveilleusement, éclosaient à sa douce parole (3). » Et dans cette

(1) VEILLOT, *Cà et là*, I, pp. 126-127 (Paris, Retaux).

(2) Valentine Riant, *Notes et souvenirs*. (1860-1879, p. 56 Paris, imprimerie de l'œuvre Saint-Paul).

(3) COSTA DE BEAUREGARD, *Prédestinée*, pp. 102 et 104 (Paris, Plon).

galerie, pourquoi ne ferait-on pas une place, à quelque confession chrétienne qu'il appartienne, au petit Américain Tello d'Apéry, que M. Pierre de Coubertin, mettant beaucoup de talent narratif au service de beaucoup de cœur, présentait dernièrement au public (1)? Il avait un étrange goût, cet enfant, pour les petits va-nu-pieds de New-York; à huit ans, un soir, il en ramena deux chez lui; et puis, élargissant son œuvre, il chercha des combinaisons financières pour en chasser un plus grand nombre et leur rendre plus douce l'aurore de la vie. « J'aperçois d'ici, observe M. de Coubertin, l'effarement de madame et les sombres préoccupations de monsieur, s'ils voyaient leur fils employer les loisirs de sa vie scolaire à mettre sur pied toute une organisation sociale destinée à lui procurer les ressources pécuniaires indispensables à la réalisation de ses vœux philanthropiques. » Ainsi fit, en Amérique, Tello d'Apéry : à douze ans, il fonda un journal, « qui contiendrait des histoires d'enfants, écrites par des enfants, et créerait un lien entre tous les petits riches pour venir en aide à tous les petits pauvres. » L'instrument de succès était trouvé; et la *Mission des va-nu-pieds*, très florissante aux Etats-Unis, a des ramifications à Montréal, à Londres, à Bruxelles. Il fut un temps, peut-être, où Tello d'Apéry passait pour un petit fou, même en Amérique; — en France on l'eût mis interne! — Mais qu'importe à ceux qui veulent

(1) *Nouvelle Revue* du 15 septembre 1896.

agir? Vous vous en rendrez compte en lisant, dans *le Livre de l'Apôtre*, ce passage de saint Jérôme : « Les railleries, le reproche de folie n'émeuvent pas sainte Paule », et cet autre de Mgr Ireland : « Ne point craindre la critique des hommes. »

Presque au début de son très beau livre, M. Costa de Beauregard écrit : « Ces choses paraîtront singulières aux uns, trop mystiques aux autres. Elles sortent, je le reconnais, du convenu, et le monde est impitoyable pour ce qui en sort : souffrances ou vertus. Alors, pourquoi insister sur ces échappées hors de la voie commune? Quand tu vas chez un aveugle, dit un proverbe oriental, ferme les yeux (1). » En quelque mesure, le proverbe oriental a raison; car cet aveugle est du moins capable de sourire, et pour résister aux sourires, muettes et faciles objections, il faut que les apôtres ferment les yeux et qu'ils passent outre. Le sourire est par excellence un agent de stérilisation : dans le cours des temps, il a beaucoup empêché, beaucoup détruit, jamais rien créé. En faisant grimacer Voltaire, il prétendit ébranler la confiance du croyant en son dogme et faire vaciller au regard des esprits la lumière apportée par la révélation; en épanouissant la physionomie de Renan, devenu sceptique avec l'âge, il prétendit ébranler la confiance du penseur en sa propre raison et faire vaciller au regard des esprits la lumière naturelle qui illumine tout homme venant en ce

(1) COSTA DE BEAUREGARD, *Prédestinée*, p. 13.

monde ; en s'égarant sur les lèvres de tant de braves gens, il prétend ébranler la confiance des hommes d'initiative en Dieu et en eux-mêmes. Se mouillant d'une larme bien justifiée, ne fera-t-il pas, quelque jour, l'aveu de son infécondité, et, par surcroît, de sa lâcheté ? C'est une arme insaisissable que le sourire ; il n'est pas d'armes égales qui lui puissent être opposées ; et nous la voyons ramassée, tout à la fois, par le dilettantisme qui se veut donner à lui-même et veut donner aux autres l'illusion d'une dédaigneuse transcendence, par la paresse qui, lisant sa propre condamnation dans les exemples d'action chrétienne, éprouve un besoin de vengeance, et par un certain absolutisme, enfin, qui, condamnant volontiers à mort les initiatives dont il n'a point la direction, promène les ravages du persiflage là où il désespère d'établir son règne. « Si j'essaye telle entreprise, que dira-t-on ? » par crainte du sourire on l'ajourne ; et voilà pourquoi, pour emprunter les jolies expressions de M. Costa de Beauregard, « on ne peut, en général, être aussi bon que son cœur » ; voilà pourquoi « le talent et les qualités destinés à servir au bien et au bonheur d'autrui restent trop souvent enfouis et peuvent se comparer à des lettres charmantes qui ne sont pas envoyées (1) ». C'est en dépit et à l'encontre des sourires que se sont faites les plus grandes choses ; à l'origine de ces vertus d'élite que consacre la sainteté, on entrevoit des sourires affrontés et pardonnés.

(1) COSTA DE BEAUREGARD, *Prédestinée*, pp. 72 et 106.

## III

LA GENÈSE D'UNE ÂME D'APOTRE :  
ANNE DE XAINCTONGE (1)

Il y a trois cents ans exactement, le 29 novembre 1596, au petit jour, M<sup>me</sup> Marguerite de Xainctonge, femme d'un magistrat au Parlement de Bourgogne, sortait de son hôtel, l'un des plus notables de Dijon, et se rendait à l'église, suivant son habitude quotidienne, pour entendre la messe. Sur son chemin, à peu près désert à pareille heure, elle frôla, sans même les remarquer, deux paysannes qui gagnaient avec précipitation l'une des portes de la ville, et qu'elle eût sans doute prises pour des personnes douteuses si leur effarement l'eût frappée. Et la grande dame, entrant au saint lieu, implora Dieu, comme elle le faisait chaque jour de toute son âme, pour que la volonté des Xainctonge fût faite. A ce moment précis, la

(1) *Anne de Xainctonge et la compagnie de Sainte Ursule au comté de Bourgogne*, étude historique d'après les archives et manuscrits originaux (1567-1890), par l'abbé J. MOREY, curé de Baudoncourt, chanoine honoraire de Besançon, 2 vol. Paris, Bloud et Barral ; Besançon, Paul Jacquin. — L'abbé Morey est mort depuis la publication de cet ouvrage non moins érudit qu'intéressant.